

« Le tout se passe hors de l'esprit, dans la sphère des mutations de sons, qui bientôt imposent un joug absolu à l'esprit et le forcent d'entrer dans la voie spéciale qui lui est laissée par l'état matériel des signes. »

F. de SAUSSURE.

Le texte de Saussure a pris dans sa toile posthume une grande partie de la pensée moderne. Son *Cours de Linguistique générale* (CLG), d'emblée a fait mouche : Roman Jakobson s'y est très tôt attaché, Claude Lévi-Strauss puis Roland Barthes engageant à sa suite les « sciences humaines » sur la piste du signe.

L'érection de la linguistique en « science-pilote » soumettant à sa propre formalisation l'ensemble des formations signifiantes à l'œuvre dans le champ social a suscité dans les années soixante le grand rêve de savoir, le grand élan de scientificité que l'on connaît désormais sous le nom de « structuralisme ». Passant outre aux réserves explicites de Saussure, la linguistique se mettait en mesure d'absorber la sémiologie¹.

C'est sur le signe saussurien qu'un tel vœu de maîtrise a pu s'enlever. Poussée d'autant plus irrésistible que la portée radicalement nouvelle,

1. Cf. Roland Barthes, Introduction à « *Eléments de Sémiologie* », in *Le Degré zéro de l'écriture*, Gonthier, 1960, p. 81 : « Il faut en somme admettre dès maintenant la possibilité de renverser un jour la proposition de Saussure : la linguistique n'est pas une partie, même privilégiée, de la science générale des signes, c'est la sémiologie qui est une partie de la linguistique. »

c'est-à-dire *différentielle*, de ce signe continuait à se profiler sur un vieux projet de totalisation : la notion de valeur n'élimine pas en effet la combinaison positive des deux faces du signe, elle la fait simplement dériver du système lui-même. D'un même mouvement étaient par suite mis à jour et maintenus en place, en un lieu réservé, *par leur occultation même*, les soubassements de notre culture.

Le signe pris dans sa totalité représente par définition quelque chose pour quelqu'un. C'est dire qu'il circonscrit un dehors du langage pour mieux lui substituer un espace clos, une scène représentative constitutive du sujet de la conscience. Le signifiant est, il faut le noter, non un élément matériel mais une représentation sensorielle exprimant des « faits de conscience » (concepts ou signifiés). C'est ce caractère résolument *psychique* du signe qui produit la notion même d'intériorité (sans remuer les lèvres ni la langue, nous pouvons nous parler à nous-mêmes », CLG, p. 98). Le circuit de la parole épouse étroitement, quitte à l'articuler, le modèle de la voix intérieure. La nouveauté, et l'audace indéniable, du *Cours* consistera à exclure la *parole* (l'énonciation individuelle), et par conséquent la conscience et l'intentionnalité — mais pas seulement elles —, du champ de la linguistique. Laisseée pour compte du système, la parole ne cessera néanmoins de le hanter en chacune de ses articulations. La *langue*, entendue comme système de signes, préservera la vocation communicative de la parole en la mettant, si l'on peut dire, à plat. L'orientation expressive de la langue restera extérieure à l'individu : l'énoncé ménagera toujours la transmission des idées, mais sans avoir à rendre compte d'une quelconque préméditation.

Alors même qu'il interroge la face anagrammatique de Saussure, Michael Riffaterre reste pour l'essentiel fidèle à la requête systématique du *Cours*. Il se doit dès lors de répéter son geste inaugural en proscrivant d'emblée ce qui semble pourtant constituer le sol véritable, les conditions de possibilité de la langue, à savoir « l'intention de l'auteur ». (Voir : « Paragramme et Signifiante ».) Le recours à un lecteur virtuel, ou « processus naturel de la lecture », ne réinsère en rien un élément de subjectivité dans l'analyse structurale : le lecteur n'est toléré que sous les espèces d'une activité généralisatrice, d'une « somme d'empreintes [culturelles] déposées dans chaque cerveau » (CLG, p. 37), bref d'une *fonction* de perception. C'est cette fonction désobjectivée, ce « trésor » perceptif, qui permettra de définir les caractéristiques textuelles de surface » comme des variantes en mal d'un invariant sémantique.

Un tel invariant se distingue nettement toutefois de la matrice onomastique postulée par les manuscrits saussuriens. Ce n'est pas un *mot*-

thème, un nom propre, bref un signe dont les membres éclatés couvriraient une certaine surface textuelle et qu'il faudrait recomposer en brisant l'écran syntaxique du vers. L'invariant riffaterrien est un *sème*, c'est-à-dire un atome de signification, une « figure de contenu » qui ne recoupe pas apparemment l'opposition entre signifiant et signifié. Un super-signe par opposition à ces infra-signes ou « non-signes » que seraient pour Hjelmslev les « figures d'expression » mises en œuvre dans la décomposition anagrammatique. Les signes sont en nombre illimité, mais les figures composent des inventaires finis, dénombrables : « Le langage est donc tel qu'à partir d'un nombre fini de figures qui peuvent former toujours de nouvelles combinaisons, il puisse construire un nombre infini de signes². » Ces figures d'expression sont, pour Saussure, des *diphones* (ou syllabes), fragments épars, non significatifs, d'un signe — non attesté dans le texte ou le contexte — à partir duquel l'écrivain antique aurait délibérément fabriqué son poème. A l'inverse des phonèmes (plan de l'expression) ou des sèmes (plan du contenu modelé sur le précédent), les diphones tirés empiriquement du mot-thème ne sont pas structurés : ils n'obéissent pas à un facteur distinctif, pas plus qu'ils ne résultent d'une opposition binaire. Le paragramme lexical de Riffaterre, par contre, reste formé d'unités homogènes de sens si bien que « au lieu donc de fragments de mots dispersés le long de la phrase, chacun d'eux enchâssé dans un mot de la phrase, nous avons des mots ou des groupes de mots, chacun d'eux enchâssé dans un syntagme dont la construction reflète et extériorise la configuration sémantique interne du mot noyau ou de la donnée sémantique que ce mot actualise ». La matrice originelle de Riffaterre n'a pas besoin de figurer dans le texte poétique qu'elle surplombe puisque la séquence verbale ne fait jamais que la répéter à travers une série infinie de substitutions. Le signifié central (le « sème ») qui effectue la « relève » dialectique, c'est-à-dire la transcendantalisation, des deux faces du signe n'est plus présent que dans un système de différences. En l'absence de tout centre (« le véritable centre du texte est en dehors de ce texte ») qui puisse arrêter et fonder le jeu des substitutions³, le texte ouvre à l'infini le mouvement de la signification.

La circulation du sens est fonction de ce manque central tout comme

2. Louis Hjelmslev, *Prolégomènes à une théorie du langage*, Minuit, 1968, p. 70.

3. Jacques Derrida, *L'Écriture et la différence*, le Seuil, 1966, p. 423.

le glissement des lettres, dans le jeu de l'Alphabet, requiert le maintien d'une case vide. La multiplication des « déplacements » sémantiques s'opère toutefois dans la clôture protectrice du signe qui programme ce manque. C'est le repli sur soi qui permet à Riffaterre de rapprocher le mouvement du texte, ou celui de l'analyse structurale, d'un processus névrotique. Le sème refoulé par le jeu des différences que sa position transcendantale seule rend possible, peut composer avec la la censure et faire retour dans le symptôme. Le renvoi de signe en signe assure la cohérence du texte en l'absence de tout point d'ancrage repérable. La structure vient inlassablement suturer la coupure. Cette séparation sémi-que originaire confère au texte, comme la castration est censée le faire au névrosé, un pouvoir d'intégration décuplé, c'est-à-dire un moi fort, « si fort, peut-on dire, que son nom propre l'importune, que le névrosé est au fond un Sans-Nom⁴ ». A se risquer en-deçà de l'enclos du signe, à dissoudre toute unité sémantique du champ phonique, Saussure s'expose au contraire à une hétérogénéisation telle (correspondance libre, allitération généralisée) que l'appel du nom propre se fait littéralement irrépressible. Le monophone se rabat sur le diphone, lui-même soumis à un logogramme, c'est-à-dire à « un sujet qui inspire l'ensemble du passage et en est plus ou moins le *logos*, l'unité raisonnable, le propos⁵ ». Le nom *arraisonne* la dissémination signifiante. Il ne lui restera plus qu'à l'ordonner et la corseter selon un protocole névrotique minutieux, dans des *complexes-mannequins* aux contours de plus en plus contraignants : pseudo-mannequin, mannequin partiel ou doublement partiel, mot-mannequin, petit mannequin dans le grand, mannequin total ou mannequin-« télescope », etc. (Voir : Cahiers Virgiliens). A un mouvement vertigineux de pulvérisation syntaxique succède un processus de reterritorialisation qui rassemble le texte sur un coup de texte : un capitalisation forcée du sens. Le nom bloque l'illimitation paragrammatique sur une identification imaginaire, ne laissant plus subsister qu'une pseudo-alternative : le sans-nom des fonctions symboliques différentiantes. D'une part une fixation substantielle (« les intentions anagrammatiques du poète »), de l'autre la généralisation du *Cours* (le système). Les deux pôles théologique et scientifique se donnent désormais la réplique — se renvoient la *replica*, le mot à imiter — en éclipçant l'économie signifiante par laquelle la langue se mettait en procès.

Le langage du schizophrène (Voir : Luce Irigaray, « Le Schizophrène

4. Jacques Lacan, *Ecrits*, le Seuil, 1966, p. 816.

5. Jean Starobinski, *Les Mots sous les mots. Les anagrammes de Ferdinand de Saussure*, Gallimard, 1971, p. 33.

ou la question du signe ») maintient précisément entr'ouvert cet angoissant entre-deux qui ne cesse de se dérober à la prise du linguiste. Saussure n'est pas assez fou pour concevoir que s'il échouait à définir un objet distinct, systématisable, comme le fait sur un autre mode le *Cours*, cela ne tenait pas à un secret perdu dont il cherche d'ailleurs vainement les traces, mais à une position différente qu'il lui reviendrait d'assumer par rapport aux discours.

Le schizophrène vient opportunément nous rappeler à l'altérité de la position subjective. Du fait même qu'il est voué à se maintenir dans un rapport direct d'énonciation⁶ vis-à-vis de son propre énoncé, le schizo ne peut jamais garder une distance qui, constituant celui-ci en un objet séparé, lui permettrait de le revendiquer comme le sien. Et de le transmettre à l'autre : le schéma de la communication (locuteur/allocataire, code/message, etc.) et plus généralement les dichotomies réglées de l'enclos linguistique cerné par Saussure, s'avèrent à ce point inopérants. Ce que le psychotique rate, en d'autres termes, c'est le symbolique, ou la langue. On peut dès lors le concevoir, avec Luce Irigaray, comme « un linguiste en quête de l'objet perdu de sa recherche ». Récusant sa langue maternelle, *l'étudiant de langues schizophréniques* (c'est ainsi que Louis Wolfson désigne l'aspirant-linguiste qu'il est) met en crise, selon une économie spécifique, le statut même de la symbolique. Le psychotique ne s'étant pas extrait du signifiant⁷, mais *faisant corps* avec lui, peut lui-même devenir « le signifiant-symptôme de l'inadéquation du signifiant (codifié) au signifié (codifié) ». Son dérapage du symbolique, sa position toujours « de travers » donnent par là-même à lire le processus par lequel s'engendrent la structure, le signe et le sens.

La chaîne signifiante, ainsi décollée de la relation signifiée, entraîne le schizophrène dans « divers jeux linguistiques » (Wolfson), tout un *ludisme syntaxique*, « véritable jeu chinois » (Saussure) qui ne cesse d'éluder le « rivage » et le clivage (schize) du signe. La pratique proprement allitérative est de cet ordre dans la mesure où elle s'évertue à désenchaîner la syntaxe tout en proposant des néocodes délirants aptes à rendre compte des réseaux signifiants produits sous l'énoncé explicite du vers. Le nomadisme phonique est cependant toujours la proie d'une intégration paranoïaque, ou paragrammatique, pour autant qu'il n'est pas

6. Luce Irigaray, « Négation et transformation dans le langage des schizophrènes », *Langages* 5, 1967.

7. Lacan, cité par Maud Mannoni in *Enfance Aliénée*, 10/18, 1972, p. 26 : le psychotique est « dans un rapport diversement posé. Il n'a pas fait exprès, il ne s'est pas extrait du signifiant. Il s'est trouvé placé un tout petit peu de travers. »

possible à la dissémination de se constituer comme la langue (objet-système de la linguistique), ou plutôt contre elle, en se modelant sur une « métalangue » scientifique. La dérive des sons se donne dès lors une nouvelle terre : le Nom de Dieu intervient promptement pour tirer son clou au texte⁸.

Le nom, quelles que soient ses particularités, exerce un grand pouvoir de séduction dans la mesure où il reste soumis au critère du sens. Par opposition au nom commun, cependant, le nom propre n'a pas de sens précis et c'est à ce titre qu'il pourrait subvertir la stricte hiérarchisation du signe dont on l'a fait le garant (Voir : Wladyslaw Godzich, « Nom propre : langage/texte). Récusant la médiation du signifié, c'est toute la fonction représentative du langage que le nom permettrait de mettre en question. En laissant travailler les signes à même le réel, selon une *logique matérielle* — celle des « machines abstraites » — et non plus iconique. Cette pointe de déterritorialisation se voit en fait aussitôt réifiée par un effet de sur-signification qu s'appuie sur *l'absence même de sens du nom propre*. Signifiant sans signifié, le nom propre devient une super-icone : le comble de la propriété, du propre, du Sens. Il se présente désormais comme l'altérité même, une instance transcendantale à laquelle Saussure va se rattacher avec d'autant plus d'acharnement qu'il ne pourra jamais en tirer la moindre certitude. La percée allitative, au lieu de se mettre en conjonction avec des machines réelles, s'investit d'une manière univoque sur un domaine de plus en plus redondant, dérisoire : « Le jeu des signifiants, leur prolifération, leur décalage par rapport aux représentations du fait de l'autonomie et de l'arbitraire du jeu de la batterie signifiante, a pour conséquence d'ouvrir des possibilités créatrices mais aussi de produire un sujet coupé de tout accès direct à la réalité, un sujet prisonnier d'un ghetto signifiant⁹. »

Le « casse-tête » textuel exigeait en fait afin de se fonder en un objet distinct, quoique non « objectif », une métalangue à tous égards paradoxale puisqu'elle se devait d'ébranler le socle même du savoir et mettre fin à la forclusion du sujet de la science sans pour autant rejeter celui-ci vers une plénitude subjective. Les manuscrits saussuriens en appelaient en somme à une autre science qui, prenant en écharpe toute tentative d'homogénéisation, reviendrait interroger le point aveugle du savoir — le sujet lui-même —, arrachant ainsi l'allitération généralisée à sa double

8. *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 1964, p. 114 : « On rivait pour ainsi dire le Dieu au texte » (Lettres de F. de Saussure à A. Meillet).

9. Félix Guattari, « Pour une micro-politique du désir », *Semiotext(e)* 1, vol. I, 1974.

impasse anagrammatique et linguistique. Une telle opération *souveraine* (ou réellement sémiologique, par opposition à la « maîtrise » linguistique) n'aurait simulé le projet de savoir absolu et mimé la constitution d'un métalangage que pour mieux les « analyser », c'est-à-dire les faire sortir de leur réserve : les confronter au non-savoir (Voir : Gérard Bucher, « Sémiologie et non-savoir »).

La psychanalyse, première « entorse » à la science, aurait sans doute déjà pu offrir son secours, mais Saussure n'en perçoit que des échos affaiblis et, pour ainsi dire, *occultés* (l'affaire Hélène Smith¹⁰). Ce qui amènera Lacan à juger que « si Saussure ne sort pas les anagrammes qu'il déchiffre dans la poésie saturnienne (...), c'est parce qu'il n'est pas analyste¹¹ ». D'autres, qui n'étaient en rien analystes ni universitaires, mais policier en retraite (Brisset), littérateur en retrait (Roussel) ou schizo sans traitement (Wolfson) se sont toutefois risqués à faire de telles « sorties » (Voir : Michel Pierssens, « La tour de Babil »).

Alors que Saussure démantelait la couverture syntaxique afin de greffer certains de ses chaînons sur un nom propre fictif, c'est la matrice même d'une fiction que Roussel va produire en désappropriant successivement, par approximation phonique (calembour, ou paronomase), chacun des éléments de la chaîne. Saussure, en somme, délie la fiction et Roussel fictionnalise la déliaison. Même dé-lire, autre délit : « Sous la diversité des textures, des élans fantasmatiques, des stratégies du désir, le même enjeu phonologique se dessine, la même pesée, lestée de méconnaissance, sur l'articulation linguistique. » Wolfson, comme Roussel, recourt à un « procédé » de conversion linguistique qui anéantit le modèle original — ou originel : la langue *maternelle*. Sans reconstituer pour autant une totalité, même délirante — le nom, pour Saussure, le livre, pour Roussel. Le premier vise la science et le second la littérature ; l'entre-prise de Wolfson doit jouer l'entre-deux en se faisant le « simulacre d'un système poétique-philosophique et d'une méthode logique-scientifique¹² ». Quant à Brisset, poète, philosophe, logicien, homme de science et flic, il ne convie le langage à se mettre en table ou en fable, et à avouer ses rimes, que dans le but déclaré de révéler aux hommes toute la vérité sur la création.

10. Cf. Tzvetan Todorov, « L'étrange cas de Mademoiselle Hélène Smith (pseudonyme) », *Romanic Review*, LXIII, 2, Avril 1972.

11. Jacques Lacan, « Radiophonie », *Scilicet*, 2/3, 1970, p. 58.

12. Gilles Deleuze, « Schizologie », Préface à Louis Wolfson, *Le Schizo et les langues ou la Phonétique chez le Psychotique*, Gallimard, 1970.

Toutes ces pratiques linguistiques « déviantes » constituent l'amorce d'une anti-science plus proche, à beaucoup d'égards, du champ à constituer que de la science linguistique régnante. Père tout puissant de la linguistique, Saussure se montre heureusement, lui aussi, dans ses manuscrits, « fou à lier ». Il ne laisse toutefois à personne le soin de l'*encamisoler* (Artaud) : l'énergie disruptive de l'Anagramme, double sombre du *Cours*, il en réussira lui-même la liaison dans la lumière froide de la science.

Sylvère Lotringer.